

La fête est finie

Il n'y avait que deux alternatives pour rejoindre Luang-Brabang, la vieille capitale du Laos dont on disait qu'elle avait des allures de village endormi : la route par la jungle en convoi entre deux automitrailleuses, l'une à l'avant l'autre à l'arrière, ou l'avion, un bimoteur DC-3 hors d'âge aux hublots fendillés que le seul fait qu'il vola encore tenait du prodige, mais qui offrait paradoxalement l'avantage de la sécurité. Il se disait parmi les voyageurs qu'il était piloté par un Corse irascible installé de longue date dans le pays, le fusil de chasse posé dans la cabine, prêt à répondre à des tirs venus d'en bas.

Il opta pour la jungle. Le saut de puce en avion lui semblait trop rapide, trop facile, et à vrai dire dispendieux car même si le vol était bon marché, il avait mieux à faire de son pécule et de son temps que de le dépenser en quelques minutes. Il espérait aussi, se n'osant l'avouer ou le reconnaître, que si un accrochage venait à se produire sur la route avec des insurgés ou des bandits de grands chemins, nombreux dans la région, l'événement agrémenterait davantage son carnet de route, et par conséquent ses souvenirs futurs, qu'un dérisoire coup de pétoire tiré depuis l'avion vers l'impénétrable canopée.

Attablé parmi les boiseries exotiques du salon de l'hôtel dont un mur était constellé de demandes d'informations sur des journalistes disparus de l'autre côté de la frontière, il se projetait déjà dans l'aventure à venir, à cette différence près que personne n'attendait de lui le moindre papier, le plus modeste reportage. Il envisageait cette éventualité dans une autre vie à venir, le plus important étant pour lui de vivre une situation sur place plutôt que d'en lire en différé, confortablement installé dans un appartement, le récit rédigé par quelqu'un d'autre.

Le lendemain matin, de nombreux taxis éparpillés sur la place du marché attendaient les clients. Il éprouva un pincement au cœur en constatant la banalité du lieu, une vaste esplanade grise entourée d'un côté par une forêt mêlée d'arbres et de palmiers, quelques étalages de fruits, des camions de chantier... Les automitrailleuses n'étaient pas au rendez-vous, ce qui éliminait la promesse d'éventuelles poussées d'adrénaline et réduisait le trajet à un ennuyeux déplacement d'un point à un autre. D'où tenait-il que le convoi devait être protégé par l'armée ? Il se dit tant de choses sur la route surtout lorsqu'elle traverse un pays troublé... Il remarqua cependant que même après avoir fait le plein de clients, les taxis ne quittaient pas l'esplanade. Tous, chauffeurs et passagers, attendaient, plus résignés que patients. Ce n'est qu'en milieu d'après-midi, lorsque tous les taxis eurent embarqué un maximum de voyageurs qu'ils prirent la route les uns derrière les autres dans un mélange odorant de poussière, de gasoil et d'échappement.

Les quelques passagers à bord de son taxi étaient peu loquaces, peu désireux de communiquer avec l'étranger. Il regarda par la fenêtre défiler de magnifiques paysages verdoyants et vallonnés qui, quelques mois auparavant, s'embrasaient, grondaient et tremblaient sous les largages aléatoires de bombes au napalm. L'actuelle quiétude de cette contrée n'était qu'une fragile accalmie. La poussière ocre de la piste soulevée par les véhicules qui précédaient voilait de temps en temps ce décor bucolique.

Une demi-heure à peine après le départ, le convoi s'arrêta brusquement en pleine jungle, chaque voiture au plus près des autres, comme si elles se blottissaient peureusement face à un indéfinissable danger. Personne ne quitta les taxis. Une heure ou deux s'écoulèrent au cours desquelles il tendait l'oreille mais rien ne se passa. Le convoi reprit

la route et arriva en soirée, sous un ciel onirique aux couleurs d'incendie, à un poste de contrôle tenu par des soldats en uniforme, casquette à l'américaine vissée sur la tête et fusil d'assaut – des M-16 de fabrication états-uniennes qu'il identifia aussitôt – en bandoulière. Des bandits sévraient à cinq ou six kilomètres, des coupeurs de route à moins que ce fussent des insurgés du Pathet Lao d'obédience communiste, ce qui pour les gouvernementaux revenait au même.

Le poste de contrôle étant une étape obligée, des villageois avaient installé des braseros sur lesquelles ils grillaient des saucisses faites de la chair des cochons noirs qui déambulaient ça et là. Il déroula ensuite son sac de couchage sous l'auvent d'une estrade en bois attenante à la baraque des soldats. Il passa la nuit à grelotter. À l'instar des nuits dans le désert, celles-ci pouvaient être terriblement froides. Somnolant autant que la froidure le lui permettait, il fut presque heureux d'être secoué à quatre heures du matin par le chauffeur du taxi et se réchauffer avec un thé brûlant avant que le convoi reprenne la route.

Pour quelles raisons fallut-il attendre une heure et demie enfermé dans le taxi avant qu'il démarre, il se le demandait. À la piste succéda une route de crête surplombant un océan mouvant de nuages qui scintillait sous les premières lueurs de l'aube encore glaciale. Puis le convoi arriva à destination dans une petite ville qui, pour être la capitale, n'en avait pas moins des allures de village dans lesquelles les temples bouddhistes alignés des deux côtés d'une rue paraissaient plus nombreux que les habitations. Sur le marché abondamment achalandé, une femme vendait entre deux énormes paniers de riz et un monceau de bananes, une paire de rats noirs dodus couchés sur le côté, les pattes recroquevillées, qui semblaient dormir.

Il s'installa dans un hôtel en bois où il retrouva dans le salon du rez-de-chaussée Michèle, une grande jeune femme aux cheveux noirs qui encadraient un visage anguleux et lui donnaient une fausse impression de dureté. Il l'avait déjà rencontrée quelques jours auparavant à Vientiane, au bord du Mékong. Elle l'avait précédé par l'avion de la veille, non par crainte des aléas de la route, mais pour éviter l'inconfort d'un trajet long et incertain. Ils confrontèrent les avantages et les inconvénients des moyens de transports locaux puis ils visitèrent la ville qu'elle avait déjà exploré succinctement. Il s'immergea en sa compagnie dans l'atmosphère calme et médiévale des vieilles rues gardées par de farouches dragons en pierre la gueule ouverte, même si la vue de gamins d'une dizaine d'année en treillis et surarmés, gardant des édifices et des temples, le surpris quelque peu. Il reconnut à distance des Kalashnikov de fabrication soviétique aisément identifiables au décrochement de leur canon et au chargeur incurvé vers l'avant. Des heures auparavant, il avait été contrôlé sur la route par des soldats gouvernementaux qui de toute évidence étaient pro-américains et tenaient les insurgés pour des bandits, et voilà que ces mêmes tout jeunes bandits tenaient leurs quartiers dans la ville. À quel moment, en quel lieu, était-il passé du monde occidental au monde communiste, s'interrogea-t-il, ou ces deux blocs antagonistes auraient-ils pactisé ici pour d'obscures raisons politiques ?

Au crépuscule, les flonflons rythmés d'une fête auxquels se mêlaient des chants stridents d'une chorale féminine l'incitèrent, lui et Michèle, à voir d'où ils provenaient. S'orientant à l'oreille, ils traversèrent quelques ruelles bordées de modestes maisonnettes de plein pied qui les menèrent à un stade. Il aperçut au loin sur une estrade, devant un décor peint de montagnes escarpées et d'arbres tourmentés. Un groupe de femme en tuniques, jupes courtes sur pantalons, bondissaient d'un côté à l'autre de la scène en chantant des couplets révolutionnaires tout en agitant vigoureusement

d'immenses drapeaux rouges. La capitale, pensa-t-il, était tombée aux mains des communistes. Mais à sa gauche dans le stade, se tenait un aéropage de femmes en robes longues richement ouvragées et colorées, d'hommes en uniformes bien coupés, installés sur une tribune officielle abondamment éclairée par des projecteurs, qui avait tout d'une assemblée occidentale.

Se frayant un chemin dans la foule dense qui se pressait à l'entrée grillagée du stade, ils furent interceptés d'un geste par l'un de ces gamins mutiques au regard implacable qui portaient sur sa poitrine des grappes de grenades à main rondes comme des fruits murs. Il avait appris à se méfier d'eux, à éviter le moindre conflit, la moindre contrariété. Incapable de communiquer, embrigadés jusqu'à la moëlle, ces enfants-soldats avaient la détente facile et sans état d'âme. Ils furent soulagés de passer le filtrage sans encombre. Sur la scène, les bondissantes et virevoltantes militantes redoublaient d'ardeur à agiter les drapeaux qui, inextricablement mêlés, formaient au-dessus d'elles de dansantes vagues écarlates.

Un homme dont le costume bien mis tranchait sur la foule, s'approcha, demanda en anglais au couple d'où il venait. Michèle répondit qu'ils étaient français.

– *Mais ne restez pas là*, répondit-il dans un français sans accent. *Venez vous joindre à nous !*

Il les entraîna jusqu'à la tribune officielle et défilèrent rapidement devant des personnages dont ils ignoraient tout mais qui occupaient visiblement une importante position sociale ou politique. Avec sa tenue de routard, tee-shirt élimé, jeans couleur de piste et aux pieds, des Pataugas éclatés, il détonnait face au luxe ostentatoire des convives locaux. Michèle savait mieux les apparences. Ils étaient aux premières loges pour le spectacle parmi des militaires gouvernementaux, voire la famille royale. Un voisin de chaise chuchota que l'on fêtait aujourd'hui le quinzième jour de la crémation d'une princesse royale. Des commémorations funéraires étaient en d'autres pays autrement plus funèbres que ce spectacle politique haut en couleurs. Mais peut-être avait-il mal compris. Peut-être lui fallait-il comprendre que la cérémonie se rapportant à la crémation était un événement qui avait eu lieu ce jour-même mais déjà révolu, et que celui auquel il assistait en était un autre. Peu lui importait. Des acrobates faisant tournoyer des quantités d'assiettes au bout de perches succédaient à présent aux jolies chanteuses révolutionnaires.

Des serveurs défilèrent deux par deux, l'un portant un plateau avec des verres à liqueur, l'autre une grande bouteille potelée d'alcool blanc. Le service commença, protocole oblige, par les dignitaires au milieu de la tribune avant de s'en éloigner de part et d'autre. Des bouteilles recelaient une planchette en bois et, cloué dessus, un impressionnant scolopendre géant sinueux, ou un crapaud gros comme le poing, ou rien du tout. Par convenance, Michèle goûta du bout des lèvres l'alcool fort, celui sans myriapode ni batracien. Lui se risqua à goûter le scolopendre. Si eux, les gens du cru, en buvaient, pourquoi pas lui ? Michèle s'abstint d'en reprendre.

Au deuxième passage, il opta pour le crapaud. Le degré d'alcool était si élevé qu'il lui fut impossible de déceler la différence de goût d'avec le scolopendre. Les serveurs passaient et repassaient sans arrêt le long de la tribune, le visage fermé. À aucun moment ils ne proposèrent des canapés ou des petits-fours. Il n'y en avait que pour l'alcool et, le temps passant, les dignitaires exprimaient en élevant la voix et par des rires gras, par des trémoussements intempestifs et des luisances de transpiration sur leur visage, toutes les marques d'une alcoolisation croissante.

Combien avait-il bu de verres ? Il n'aurait su le dire. Il n'en n'avait refusé aucun, variant son choix à chacun des passages des serviteurs aux gestes mesurés. Il voyait à présent la scène à travers un flou artistique et n'entendait de la fête qui lui semblait à présent lointaine que des sonorités ouatées.

– *Je reviens tout de suite*, chuchota-t-il à Michèle en se levant.

Il avisa, au lumineux clair de lune la forêt au-delà du stade, un emplacement propice pour le besoin qu'il éprouva subitement. Les arbres ne manquaient pas pour le satisfaire. Il avançait au radar, il planait doucement porté par une douce euphorie. Il lui restait à traverser un chemin de terre battue pour atteindre les premiers arbres. Il se rendit compte au premier, puis au second pas qui l'immobilisa, que ce chemin était en réalité une rivière de boue dense et figée, mais trop tard : les pieds pris dans une gangue d'argile, il s'étala de tout son long et projetant les bras en avant pour amortir le choc ; ils s'enfoncèrent profondément. Son visage s'enfonça mollement dans la boue qui éclaboussa en masse ses cheveux de lourdes projections. La surprise de cet incident effaça instantanément les effets de l'alcool ; il lui fallait s'extraire du piège. Il y parvint sans trop d'efforts à la force de ses reins. Mais fermement retenus par la viscosité, ses Pataugas restèrent emprisonnés dans la rivière figée.

« *C'est la chute finale* » chantonna-t-il en lui-même. Il retourna vers le stade couvert de la tête aux pieds d'une boue épaisse, monta d'un pas maintenant assuré sur la tribune puis, s'adressant à Michèle, il lui déclara :

– *La fête est finie. On rentre.*

Ils filèrent à l'anglaise, à l'insu de leurs hôtes devant lesquels il eut été malvenu, dans son état et pieds-nus, de se présenter pour les remercier et les saluer, puis il traversèrent les rues désertes.

– *Quand tu as un coup dans le nez*, lui dit Michèle, *tu vois tout le monde gentil.*

– *Ah bon ?* s'étonna-t-il ?

– *Mais tu n'avais pas remarqué ?* ajouta-t-elle. *Ils avaient tous des trognes patibulaires, des trognes de truands !*

Non, il n'avait pas remarqué. Arrivé à l'hôtel, il se dirigea directement vers la douche et, tout habillé, il s'aspergea copieusement jusqu'à ce que l'essentiel de la boue eut été emportée par le jet avant de se déshabiller pour finir la tâche.

Combien de temps les Pataugas resteraient-ils dans leur prison de boue ? Des mois, des années peut-être... Qui sait si dans des millions d'années, à supposer que le genre humain perdure aussi longtemps, des paléontologues du futur en trouveraient l'empreinte, épilouant sur le genre d'animal qui avait laissé de telles traces. Les relents d'alcool suscitaient en lui des délires d'éternité.

Il se rendit le lendemain pieds-nus au marché dans un enclos que gardait de lourds monstres en pierre tapis aux entrées, tachetés de fleurs de lichen. Il négocia une paire de tongs, parmi la population avoisinante qui semblait avoir appris sa mésaventure et riait, les femmes surtout, subrepticement de lui.

★ ★ ★ ★ ★